

Tivadar PALÁGYI

**La Chanson de Roland et le Digénis Akritas dans l'histoire littéraire :
construction du passé national en France et en Grèce
au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle¹**

1. Introduction

Dans un article récent consacré à la chanson de geste française, François Pirot établit une distinction entre ce qu'il appelle « l'histoire littéraire vivante » et « la mémoire de ce que fut l'histoire littéraire ». Cette dernière concernerait « la 'maintenance', l'explicitation et la mise en ordre d'acquis globalement évacués de la recherche vivante ». Plusieurs ouvrages sont parus ces derniers temps qui adoptent ce point de vue qui est celui de l'histoire de l'histoire littéraire. Il s'agit notamment pour les recherches médiévales d'un livre de Charles Ridoux qui se concentre sur la période entre 1860 et 1914 et d'une étude d'Alain Corbellari qui se penche plus particulièrement sur les médiévistes littéraires du début du XX^{ème} siècle. « La parution récente des ouvrages de Corbellari et de Ridoux illustre parfaitement [cette] orientation qui a trouvé, du même coup, son créneau, son indépendance et ses règles méthodologiques fondamentales. »² Dans le sillage de ces travaux, nous aurons dans le cadre de cet exposé l'ambition plus modeste de mettre en parallèle les jugements contradictoires portés au tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle sur deux textes fondateurs des littératures nationales de la France et de la Grèce moderne : la Chanson de Roland et le Digénis Akritas.

La polémique autour de l'origine de la Chanson de Roland et des chansons de geste en général fit rage pendant plusieurs décennies à la fin du XIX^{ème} et dans la première moitié du XX^{ème} siècle, l'un des enjeux de ce débat étant la présence ou l'absence d'éléments francs – c'est-à-dire linguistiquement germaniques – dans la formation hypothétiquement orale et populaire de l'épopée française. Pirot constate l'effet néfaste de ce type de préoccupations idéologico-politiques sur les résultats des analyses littéraires : « [les] conceptions théoriques sur les origines des chansons de geste françaises [...] ont conditionné et pollué les méthodes d'analyse et les conclusions ».³

¹ Texte publié dans les *Cahiers de la Nouvelle Europe* 2008/8, L'Harmattan, Paris, pp. 35-48.

² François Pirot, « Du bon usage des travaux anciens consacrés à l'épopée française », *Le Moyen Age* 110 (2004/1), 13-14 ; Ridoux, *Evolution des études médiévales en France 1860-1914*. Paris 2001.

³ Pirot, « Du bon usage des travaux anciens », 15.

Découverte en 1865 à Trébizonde dans l'Empire Ottoman, une trentaine d'années après la Chanson de Roland retrouvée, elle, à Oxford, « l'épopée nationale »⁴ des Byzantins, le Digénis Akritas, a, elle aussi fait l'objet d'une polémique assez semblable. Non seulement on a longtemps débattu de la primauté chronologique à accorder à la version dite savante en grec byzantin relativement correct de ce texte (manuscrit de Grottaferrata) ou bien à sa version populaire en grec vulgaire (manuscrit de l'Escurial)⁵, mais certains chercheurs ont cru apercevoir les échos d'un substrat arabe sous la surface hellénique du Digénis Akritas. Le poème épique grec, dont les manuscrits ne remontent pas au-delà du XIII^{ème} siècle mais dont le contenu relate sous forme folklorisée et travestie des événements supposés être arrivés au moins au X^{ème}, voire au VIII^{ème} siècle, se prêtait parfaitement à une résurgence du débat sur les origines dans le sillage de la polémique déjà bien entamée autour de la chanson de geste. Si pour la chanson de geste l'existence de cantilènes populaires et orales n'a jamais pu être démontrée, l'épopée grecque, elle, avant la découverte même de son premier manuscrit était déjà partiellement connue grâce justement au folklore grec du Pont, de Cappadoce et d'autres régions hellénophones excentrées où un grand nombre de chants dits acritiques⁶ avaient été recueillis. Grâce à l'existence de ce chaînon manquant, le débat byzantiniste sur l'origine du Digénis Akritas, tout en étant inspiré en partie par les recherches romanistes portant sur la chanson de geste, promettait donc de féconder à son tour celles-ci.

En nous basant sur des numéros anciens de la revue Romania, de la Revue critique d'art et d'histoire et d'autres Zeitschrift de l'époque ainsi que sur des manuels d'histoire littéraire français ou allemands de la période concernée, nous allons dans ce qui suit essayer de dégager d'abord les appréciations globales portées par la recherche de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle sur ces deux épopées. Ensuite nous aborderons la question plus spéciale des origines, la façon notamment dont le caractère éventuellement « étranger » de ces épopées nationales est perçu par les chercheurs, étant tantôt déclaré, tantôt escamoté et parfois violemment récusé. Notre démarche comparatiste est justifiée non seulement par des ressemblances entre les deux textes littéraires quant à leur genèse⁷ mais aussi par la

⁴ Sur le statut incertain voire fort contesté de ce concept voir Kapitánffy-Caruho-Szabó qui insistent aussi sur la différence du rôle joué par la chanson de geste française par rapport à son pendant byzantin dans la constitution de l'identité nationale des deux pays (*A bizánci és az újjörög irodalom története*, [Budapest 1989], 138) : « A nemzeti eposz kategóriáját a romantika irodalomelmélete alkotta, s eredetüket és minőségüket tekintve így különböző műveket sorol ide, ezért ma már nem használjuk. Nem tekinthető a költemény nemzeti eposznak abban a szűkebb értelemben sem, hogy utóéletének valami szerepe lett volna a nemzeti öntudat kialakításában, mint pld. A franciáknál a Roland-éneknek. »

⁵ Corinne Jouanno, *Digénis Akritas, le héros des frontières, une épopée byzantine*, (Brepols 1988), 11.

⁶ Il s'agit de chants populaires célébrant des héros gardiens de frontières, appelés *akritai* en grec.

⁷ Grégoire, Henri, *Autour de l'épopée byzantine*, (Londres Variorum 1975), XIX/528 : « The use of the comparative method seems fully legitimate because of the strikingly similar conditions in which that epic arose and grew ». Voir aussi Mavrogordato, (introduction à son édition de *Digénis Akritas* [Oxford 1956], XXVI-XXVII) : « Many of the early investigators thought that the poem of Digenes has been made by a 'rhapsode' who stitched together short lays or ballads of this sort which celebrated the glories of individual heroes, a method of composition once supposed to have produced the Iliad and the Odyssey, and the French Roland. » Considérée par Mavrogordato comme désormais dépassée, cette vue est pourtant partagée encore en 1940 par Impellizzeri (*Il Digenis Akritas, L'epopea di Bisanzio* [Florence 1940], 58) : « D. A. quindi, l'eroe del VII secolo dovette aspettare per essere celebrato in un poema circa

conscience qu'avaient certains savants grecs du début du XX^{ème} siècle de l'intérêt à souligner la similitude de la Chanson de Roland et du Digénis Akritas pour marquer ainsi le caractère « occidental » des Grecs face à l'orientalisme de l'Empire Ottoman qui dominait toujours sur une partie des territoires hellénophones⁸. Nous nous sommes en outre inspiré d'une analyse historico-politique récente sur les mises en scène en France des Perses d'Eschyle entre 1896 et 1936, étude qui vise à mettre en lumière les possibilités d'actualisation politique des guerres médiques entre Grecs et Perses, vues comme précurseurs du conflit franco-allemand de l'époque.⁹

2. Enthousiasme pour Digenis et pour la chanson de Roland

L'enthousiasme pour la Chanson de Roland a poussé certains de ses partisans à la considérer comme l'expression parfaite du génie français à son éclosion. Mais Gustave Lanson remet les pendules à l'heure: « La forme est sèche et rude, la langue raide et pauvre. Le trouvère qui a mis la légende en forme n'est pas un Dante ou un Virgile »¹⁰. Si la première édition de l'Histoire de la littérature française de Gustave Lanson juge sévèrement la Chanson de Roland, ne lui reconnaissant que le mérite d'être typiquement français¹¹, sous l'influence de Joseph Bédier, représentant de la théorie anti-germaniste, dite individualiste, l'appréciation sera déjà plus nuancée en 1916 : « Le poète est rude, mais c'est un poète. L'art est fruste, mais il y a un art dans cette fruste et puissante beauté. M. Bédier m'a fait revenir du préjugé. »¹² Dans l'Esquisse de l'histoire de la littérature française de Vapereau¹³, on sent encore une hésitation entre le culte obligatoire à vouer à la

tre secoli, tempo in cui venne avvolto da un alone mitico vero e proprio. E singolarmente impressionante il fatto che anche la poesia intorno all'eroe omerico Achille e all'eroe francese Rolando dovette maturarsi per un uguale spazio di tempo prima che si passasse dai canti episodici al complesso epico. »

⁸ Odorico, Paolo, « La pesanteur des mots : à propos des traductions du Digénis Akritas », in *Les mythes et les légendes que partagent les peuples de l'Europe* (Paris 2003), 36 : « Le parallèle entre la culture grecque du Moyen Âge et celle de l'Occident est évidente : la volonté de se démarquer des Turcs et de l'Empire ottoman, considéré tour à tour comme l'homme malade de l'Europe ou le ventre mou du Vieux Continent, incitait les chercheurs à utiliser la tradition populaire pour souligner la proximité de la société grecque avec le monde occidental. Le coryphée de cette attitude a été l'un de plus célèbres savants grecs, dont l'extraordinaire travail suscite notre admiration : en 1906, Nicolaos Politis présenta le poème du Digénis dans un article qui avait pour titre "Sur l'épopée nationale des Grecs modernes", avec l'intention patente de rattacher l'ouvrage littéraire aux chants populaires et à l'histoire byzantine. »

⁹ Corbier, Christophe, « La Grande Guerre Médique : essai d'une étude de réception des Perses d'Eschyle dans la France de la Troisième République », *Revue de littérature comparée* 311 (2004/3), 275-292. Les représentations théâtrales étudiées ont eu lieu entre 1896 et 1936 (277-278) : « Dans le contexte de mobilisation générale de la première guerre mondiale, la majorité des intellectuels français s'engagent dans une lutte patriotique contre l'ennemi allemand et développent à satiété des stéréotypes dont l'origine remonte aux années 1870. La tragédie d'Eschyle devient alors l'un des emblèmes du patriotisme, tandis que le conflit entre Français et Allemands est comparé à une nouvelle guerre médique. [...] Le cliché le plus répandu est celui qui inscrit le peuple français, appartenant à l'illustre race latine, dans une tradition millénaire dont l'origine remonte à la Grèce antique, alors que les Allemands, privés de tout lien avec l'humanisme, ne peuvent se réclamer que d'eux-mêmes. »

¹⁰ Gustave Lanson, *Histoire de la littérature française*, 13^e édition (Paris 1916), 30.

¹¹ *Ibid.* (éd. de 1894) : « Ce n'est pas un habile artiste. Notre Français, bien français et comme tel classique d'instinct, ne s'intéresse qu'à l'homme ».

¹² Lanson, Gustave, *Histoire de la littérature française*, 30, où les ajouts de la 11^e édition figurent entre crochets.

¹³ 1^{re} édition en 1882, 10^e édition en 1914, Paris, 5.

finesse de la littérature provençale et la reconnaissance de la supériorité de la culture d'oïl plus robuste : « Mais le Nord doit l'emporter, en littérature comme dans l'histoire, sur le Midi. La langue provençale, si gracieuse et si sonore, avec les inventions, plus ingénieuses que puissantes, de ses troubadours, rentrera dans l'ombre des langues et des littératures mortes, tandis que les rudes et sourds dialectes du Nord, formeront par leur fusion la langue française, et que les compositions barbares mais fortes de leurs trouvères, resteront dans le patrimoine ou dans la tradition directe de la littérature nationale. » L'auteur va jusqu'à comparer la Chanson de Roland à l'Iliade (*id.* p. 8) : « La Chanson de Roland est une sorte d'Iliade romane [...] un sujet national, l'unité d'action, une exposition du sujet simple et grandiose, la concision des détails, une largeur magistrale du style ». Dans son Histoire de la littérature française depuis les origines jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle¹⁴, Émile Faguet pousse son enthousiasme encore plus loin : « grandeur épique, puissance pittoresque et oratoire, magnifique exaltation patriotique ».

Côté grec, après les déclarations enthousiastes des premiers éditeurs de Digénis Akritas, Sathas et Legrand, nous avons en 1907 le discours passionné prononcé à l'Université d'Athènes par le fondateur des études folkloriques en Grèce N. K. Politis, qui dans un style panégyrique affirme que le Digénis Akritas est « l'incarnation de l'âme grecque et l'épopée nationale de la Grèce moderne ».¹⁵ Mais le médiéviste irlandais Bury se montre tout aussi enthousiaste, établissant un parallélisme entre Digénis, les poèmes homériques et le Chant des Nibelungen¹⁶. Le fondateur des études byzantines modernes Karl Krumbacher parle de « la brise fraîche » qui imprègne la version populaire de Digénis face au caractère sec et poussiéreux d'autres productions épiques byzantines, et notamment face à la version savante de la même épopée (ou roman selon certains).¹⁷ Dès les années 20 le byzantiniste belge Henri Grégoire souligne la chance unique qu'ont les byzantinistes de connaître les cantilènes populaires qui auraient servi à la création de l'épopée,

¹⁴ 10^e édition, (Paris 1905), 14.

¹⁵ Mavrogordato, *Digenes Akrites*, p. LXV, est plutôt sceptique face à cet enthousiasme épique : « [Sathas et Legrand] were unfortunately obsessed at the time with the great idea of producing a hero to lead Greece in a secular crusade against the Turks. In this political obsession they were followed thirty years later by N. G. Politis who presented the poem as the "National Epic of Modern Greece". It is difficult to see how anybody capable of reading the poem from beginning to the end could be expected to swallow this, seeing that the hero is ex hypothesi a happy fusion of Christian and Mohammedan blood. » Corinne Jouanno résume bien les enjeux politiques de l'interprétation de Digénis Akritas au début du XX^{ème} siècle (*Digénis Akritas, le héros des frontières, une épopée byzantine, version de Grottaferrata*; introduction et traduction française par Corinne Jouanno, [Turnhout 1998], 27-28 : « Sa redécouverte en 1875 s'avère être aussi l'histoire d'une formidable remise à l'honneur. Le succès dont bénéficie l'épopée byzantine auprès des intellectuels grecs de l'époque est, au moins partiellement, imputable à leur volonté de rompre avec l'antiquomanie du classicisme néo-hellénique, et de mettre l'accent sur la continuité du monde grec à travers les âges, sans privilégier aucune époque au détriment des autres. N.G. Politis, fondateur des études folkloriques en Grèce, est le représentant de cet esprit nouveau, et il a grandement contribué à l'émergence de ce que l'on peut appeler un véritable mythe de Digénis, en présentant celui-ci comme une incarnation de l'âme grecque [...]. L'introduction dont D. Paschalis assortit son édition de la version en prose de *Digénis Akritas*, publiée en 1910, offre un bon exemple des interprétations militantes auxquelles pouvait alors donner lieu la figure de l'Akrite ».

¹⁶ In Mavrogordato, *Digenes Akritas*, XV : « J. B. Bury [...] praises the epic comprehensiveness of Digenes, 'which justifies us in naming it along with Homer and the Nibelungenlied' ».

¹⁷ Expression qui sera reprise presque un siècle plus tard par Kapitánffy-Caruho-Szabó, *A bizánci és az újjörög irodalom története*, 138 : « az egész költeményt átható friss levegő ».

cantilènes qui dans le cas de la Chanson de Roland ne sont que du domaine de l'hypothèse : « Une fois de plus , l'in vraisemblable arrive: nous avons, dans une chanson pontique publiée pour la première fois à Batoum en 1911 [...] l'un des matériaux qui ont servi au X^{ème} siècle, au rhapsode de la Digénide. »¹⁸ Et toujours lui de renchérir: « il faut rétablir des cantilènes comme étapes intermédiaires entre les faits des VIII^{ème} et IX^{ème} siècles et les gestes des XI^{ème} et XII^{ème} siècles [...] c'est parce que la littérature grecque médiévale nous a, non seulement restitué [...] ce roman en vers [...] qui correspond grossièrement à nos chansons de geste, mais encore, et cela par centaines, de véritables cantilènes de 10 à 200 vers environ, lesquelles nous ont été transmises miraculeusement presque toutes par la tradition orale. »¹⁹ Dans son enthousiasme devant ces créations populaires, le chercheur belge va même supposer une origine populaire aux textes iambiques fort savants et très classiques du poète byzantin du 7^e siècle Georges de Pisidie: « sous les ornements de la langue archaïque, l'or vierge [...] de la poésie populaire ». ²⁰

3. Réticence face à ces productions

Robert Fauwtier est cependant plus réservé quant au caractère d'épopée nationale attribuée à la Chanson de Roland : « [la] littérature épique [est l'] expression d'un sentiment national particulièrement développé. [...] La France n'a pas de héros national, pas d'épopée nationale ». ²¹ Trouvée par Nicolas de Malézieu et répétée par Voltaire, la boutade célèbre sur le Français qui « n'a pas la tête épique » ressortit donc encore au XX^{ème} siècle. Tout est cependant relatif, dans la mesure où Henri Grégoire – établissant un parallèle quelque peu forcé entre le texte français et le texte grec – déclare que la Chanson de Roland l'emporte la tête haute sur son pendant byzantin : « Diogène turmarque tué en 788 [...] dix ans après que fut tombé dans la clisura de Roncevaux, le Digénis Akritas des Francs, le paladin Roland, aussi obscur, aussi fameux que le héros d'Anatolie, mais mieux chanté que lui. Car les Français, surtout comparés aux Byzantins, ont décidément la tête épique. » ²² Et Grégoire de fustiger l'auteur moins que médiocre selon lui de Digénis Akritas: « bien qu'il eût des sources populaires excellentes, des cantilènes qui ne manquaient pas de souffle, [il] n'a fait qu'un médiocre usage de ces matériaux. [...] Sauf quelques scènes de chasse et de combat, il n'échappe guère au reproche de platitude [...] et surtout [il] s'est montré incapable d'ordonner sa matière en un tout vraiment épique. [...] Le prétendu héros national, Digénis lui-même, n'est jamais mis en scène luttant contre les Arabes. » ²³ Grégoire met en doute jusqu'au caractère épique du texte: « l'épopée d'ailleurs manquée, c'est notre roman ». ²⁴ Ailleurs, il qualifie un passage de « lamentable ». ²⁵

¹⁸ *Autour de l'épopée byzantine*, IV/299.

¹⁹ *Autour de l'épopée byzantine*, XX/7.

²⁰ *Autour de l'épopée byzantine*, VIII/29.

²¹ *La Chanson de Roland, étude historique* (Paris 1933), 3.

²² *Autour de l'épopée byzantine*, II/499.

²³ *Autour de l'épopée byzantine*, III/465.

²⁴ *Autour de l'épopée byzantine*, VI/422.

²⁵ *Autour de l'épopée byzantine*, XVIII/98 : « the lamentable astrological prologue ».

Les critiques fusent de tous côtés, et c'est surtout le rédacteur anonyme de la version savante du *Digénis* qui en fait les frais, incapable qu'il est d'être à la hauteur face aux exigences des hellénistes habitués au beau langage attique. L'historien français Alfred Rambaud fut le premier à infliger ses sarcasmes en disant que cet « écrivain se montre à la fois hyperbolique et discuteur, il peut bien arriver à l'exagération la plus absurde, il ne s'élève jamais jusqu'à l'épopée ». ²⁶ C'est Rambaud qui parle aussi de « rhapsode de salon », d'« Homère sans génie » ²⁷ et cela avant la découverte de la version populaire du texte. Le byzantiniste italien Salvatore Impellizzeri, copiant en partie Grégoire, reprendra la formule de celui-ci sur la « tête épique » qui manque au poète byzantin « docte », auteur de la version savante, mais il n'épargne pas non plus les poètes populaires (les « aèdes ») si prisés par d'autres ²⁸ : « aedi ignorantissimi, che hanno ridotto il primitivo testo dotto in uno stato miserando ». Certains chercheurs grecs sont eux aussi sans pitié : « feeble Byzantine poet » ²⁹, et plus récemment Alexiou, farouche partisan de la version populaire, pousse sa critique jusqu'à refuser à l'auteur de la version savante le titre d'hellénophone ³⁰, ce qui équivaut à peu près à dire que l'auteur de l'épopée nationale n'est autre qu'un barbare.

Le mot barbare est explicitement employé par un historien de la littérature du début du XIX^{ème} siècle qui caractérise ainsi l'ancien français d'« à peine compréhensible ». ³¹ Les premiers textes en ancien français sont certes la cible des moqueries de plusieurs chercheurs de l'époque. Ainsi la lecture du *Roman d'Enéas* est « un peu plus ennuyeuse qu'il n'est permis de l'être, même à un poème du XII^{ème} siècle ». ³² On peut aussi citer Robert Fawtier: « les misérables fragments qui forment les premiers monuments de la langue, on n'ose pas dire de la littérature française ». ³³ Le politiquement correct n'étant pas encore de mise au début du XX^{ème} siècle, on peut allègrement employer le même adjectif pour les sources arabes,

²⁶ Jouanno, *Digénis Akritas*, p. 158-159 cite un article d'Alfred Nicolas Rambaud, paru dans la *Revue des deux mondes* en 1875.

²⁷ Cf. Impellizzeri, *Il Digenis Akritas*, 75.

²⁸ Impellizzeri, *Il Digenis Akritas*, p. 63 : « rimaneggiamento di un dotto il quale certamente non aveva affatto la tête épique » et 96.

²⁹ Trypanis, C. A., *Medieval and modern Greek poetry, an anthology*, (Oxford 1951), XXVIII : « scholarly endeavour of our feeble Byzantine poet ».

³⁰ Cf. Jouanno, *Digénis Akritas*, 12.

³¹ A. de Charbonnières, *Eléments de l'histoire de la littérature française jusqu'au milieu du XVI^{ème} siècle, destiné à la jeunesse qui entre dans le monde*, (Paris 1818) 13 : « Toutefois, ce mélange de religion et de galanterie, cette valeur brillante qui font le caractère distinctif des Français de ce siècle, furent favorables aux efforts que fit la poésie pour se débarrasser de ses langes. Un poète de ce temps mit en rimes les hauts faits des anciens chevaliers, entre autres d'Ogier le Danois ; mais à peine pourrions-nous l'entendre aujourd'hui. [...] Mais la barbarie de la langue et les disputes de l'école, qui se prolongèrent sous le règne de Saint Louis, et que l'inclination religieuse du prince entretenait, retardèrent encore une fois la marche des arts d'agrément. »

³² Emile Faguet, *Histoire de la littérature française*, 30 sur le *Roman d'Enéas* : « une foule de hors-d'oeuvre puérils ou triviaux qui rendent la lecture de son oeuvre un peu plus ennuyeuse qu'il n'est permis de l'être, même à un poème du XII^{ème} siècle ».

³³ *La Chanson de Roland, étude historique*, 187.

aujourd'hui si prisées: « ces rares et misérables textes »³⁴. Mais on peut être davantage surpris que des textes latins soient aussi qualifiés de galimatias incompréhensible. C'est Gaston Paris qui use de ce terme désobligeant en caractérisant un passage de la version latine de la Chanson de Roland, le *Carmen de prodicione Guenonis*, édité et commenté par lui.³⁵ Ce qui est encore plus étonnant dans le contexte de l'immédiat après-guerre en 1923, dans une atmosphère politique peu encline à la germanophile, c'est la comparaison entre le début de la Chanson de Roland et celui de son adaptation en allemand le *Rolandslied*, au net avantage de ce dernier: « combien piteux, à côté de cela, le premier couplet de notre poème français résumant brièvement des événements plus considérables que celui qu'il va narrer, de telle sorte que – révérence parler – pour celui qui le lit de sang-froid, il n'a ni queue ni tête, en dépit des immortelles beautés de son contenu ».³⁶ En effet, on avait tendance à croire depuis Jacob Grimm que la version primitive (la cantilène populaire) aurait été corrompue au fur et à mesure des rédactions successives qui certes avaient pu aussi parfois apporter des éléments esthétiquement supérieurs, mais cela au détriment de la logique et de la fidélité historique du récit.³⁷

4. Épopée nationale française d'origine germanique et poème héroïque byzantin d'origine arabe ?

Si le *Rolandslied* est la traduction allemande médiévale du texte français – la primauté chronologique revenant sans conteste à la Chanson de Roland – il en va autrement des fameuses cantilènes hypothétiques dont certains chercheurs admettent le caractère germanique. Même Vapereau, pourtant farouchement anti-germaniste, mentionne des « cantilènes franques ou romanes »³⁸, alors qu'Emile Faguet, dans son *Histoire de la littérature française* parue en 1905, s'appuyant sans doute sur les biographies de Charlemagne, affirme qu'à la table de l'empereur et aussi de ses successeurs immédiats « on chantait en tudesque et en roman ».³⁹

³⁴ *Id.*, 170 : « ces rares et misérables textes ».

³⁵ Gaston Paris, « *Carmen de prodicione Guenonis* », *Romania* 11 (1882), 476 : « ce galimatias signifie à peu près [ceci] ».

³⁶ Compte rendu par Marc Wilmotte d'un livre de Boissonnade, dans *Romania* 49 (1923), 61 : « le début de la version allemande, toute médiocre qu'elle soit est supérieure à celui de la *Chanson de Roland* ».

³⁷ Scholle, F., « Zur Kritik des Rolandsliedes », *Zeitschrift für romanische Philologie* 4 (1880), 221 : « Das alte Volkslied wird frei von den Mängeln dieser Überlieferungen gewesen sein ». Le même auteur cite un article de Jacob Grimm datant des années 1830 (222) : « Ich gehe bei der Beurtheilung der Sage von der Ansicht aus, dass darin die Ereignisse und Verhältnisse ursprünglich einfach und vollkommen in sich zusammenhängend dargestellt wurden, dass sie bei längerem Fortleben, [...] sich erweiterte und ausbreitete. [...] Das höhere Alter eines Denkmals lässt auf grössere Reinheit der Sage schliessen. »

³⁸ Vapereau, *Esquisse de l'histoire de la littérature française*, 7 : « Les premières chansons de geste, sorties par amplification des cantilènes franques ou romanes, ne remontent pas au-delà du milieu du XI^{ème} siècle.

³⁹ Faguet, *Histoire de la littérature française*, 10 : « Les 'barbares' avaient amené avec eux leurs poètes sur la terre gauloise. [...] A la table de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, des poètes chantaient soit en tudesque, soit en roman. [...] C'est de ces chants primitifs que sortit d'abord la cantilène, puis la chanson de geste, qui n'est que le développement de la cantilène. »

C'est le célèbre romaniste italien Pio Rajna qui représente avec le plus d'autorité la théorie germaniste de l'origine de la chanson de geste⁴⁰ : les Francs, en se romanisant, auraient transmis à la postérité leurs chants épiques. Le chercheur liégeois Godefroid Kurth est souvent cité dans la revue *Romania* comme un germaniste à outrance : ce n'est pas par hasard qu'il a consacré tout un volume à la poésie des Mérovingiens, certainement plus germanophones que francophones : « Le temps était bien passé où les derniers lettrés de la Gaule ne parlaient qu'en souriant de la langue des Germains. Eux, ils avaient adopté les barbares pour protecteurs et pour patrons, ils avaient déposé à leurs pieds l'orgueil de la civilisation romaine. Fiers de faire partie du royaume fondé par leurs invincibles souverains, ils attachaient plus de prix au titre de Franc qu'à celui de Romain, et ils mettaient leur gloire à mériter de tout point leur nouveau nom national. Le costume des barbares, leurs armes, leurs moeurs, leurs vices mêmes, ils leur empruntèrent tout, et se les assimilèrent avec une facilité que jamais plus la race française n'a montrée au même degré vis-à-vis de l'étranger. Ils ne dérogeaient donc pas en leur empruntant également le chant épique. »⁴¹ La formule de Kurth⁴² « fécondation de l'esprit roman par l'imagination germanique »⁴³ se retrouvera aussi sous la plume du plus célèbre romaniste français de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, Gaston Paris : « l'esprit germanique dans une forme modérée ».

Mais si l'on regarde de près le contexte où Gaston Paris énonce cette formule souvent citée comme la devise de la théorie traditionaliste, romantique de la naissance de la chanson de geste, on verra que le chercheur français se sent obligé de prendre des précautions oratoires extrêmes avant de lâcher le mot. Il s'agit d'un compte rendu paru en 1868 dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* où Gaston Paris présente l'édition d'une chanson de geste allemande adaptée d'un original français. C'est aussi l'occasion pour lui de revenir sur une polémique avec l'éditeur allemand sur la primauté chronologique de la version allemande face à la version française d'autres textes adaptés entre autres en néerlandais : « des études plus approfondies m'ont amené à modifier sensiblement mon opinion en ce qui touche le caractère germanique de notre poésie épique du moyen âge. Je me rapprocherais actuellement des idées qu'a émises à ce propos M. Léon Gautier, et surtout de l'opinion que M. Bartsch a exprimée ici même. [...] Ce n'est donc qu'avec bien des réserves et en l'appliquant seulement à une partie de notre ancienne poésie que je me permettrai d'énoncer ici la formule qui me semble aujourd'hui la plus satisfaisante : Pris en gros, et au moins sous un des aspects les plus importants, l'épopée française du moyen-âge peut être définie : l'esprit

⁴⁰ cf. Becker, August, *Grundriss der altfranzösischen Literatur I*, (Heidelberg 1907), 27.

⁴¹ *Histoire poétique de Mérovingiens*, (Bruxelles Leipzig 1893), 492.

⁴² *Id.*, 497.

⁴³ Cf. les propos d'A. Darmesteter – dans son compte rendu sur un ouvrage de Pio Rajna consacré à la question des origines – dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* 18/2 (1884), 496-7 : « Quoi d'étonnant à ce que les poètes qui chantaient à la cour des princes et des seigneurs francs, s'adressant d'ailleurs à deux sortes de populations, l'aristocratie germanique et la population romane, usassent tour à tour des deux idiomes, et tantôt traduisissent en roman les chants germaniques composés par eux ou reçus de traditions, tantôt en composassent en roman ? Le 'bilinguisme' était donc une nécessité de l'époque. »

germanique dans une forme romane. »⁴⁴ En feuilletant le numéro en question de la revue, nous comprenons mieux les réserves de Gaston Paris. Nous apercevons en effet la présence d'un autre article plutôt politique sur la menace allemande qui pèse sur l'Alsace : à propos du rachat par l'Etat prussien d'une précieuse collection privée d'objets et de livres alsaciens, l'auteur de l'article s'indigne en évoquant les velléités allemandes d'annexion de l'Alsace face auxquelles l'Etat français reste trop passif.

Trois décennies plus tard, dans un autre compte rendu de la revue *Romania*, Gaston Paris est définitivement rangé dans le camp des traditionalistes « tempérés », alors que l'autre grand représentant modéré de la théorie traditionaliste, germaniste, Léon Gautier est loué pour son courage d'avoir résisté à la tentation des sirènes germanisantes de Godefroid Kurth : « Sur la question brûlante de l'épopée mérovingienne, il a résolument écarté les exagérations de M. Kurth, pour adopter l'opinion plus tempérée de M. G. Paris. Nous pouvons savoir gré à M. Gautier d'avoir envisagé avec défiance un livre qui devait, à bien des égards, flatter ses propres convictions. »⁴⁵ On a donc l'impression que les traditionalistes doivent lutter contre leurs mauvais démons afin de refouler leur instinct germanisant. Il est significatif que dans le compte rendu il y ait un double qualificatif du livre de Léon Gautier : « œuvre d'érudit et de patriote ».⁴⁶ Dans son analyse du chant latin sur la bataille de Roncevaux, Gaston Paris exprime avec beaucoup de finesse son opinion « tempérée » : « Il est probable que les chants dont il s'agit durent naître dans l'armée même de Charlemagne aussitôt après le désastre et être portés par elle dans tout le royaume des Francs ; il y en avait sans doute d'allemands, qui se perdirent sans laisser de traces ; il y en eut de romands, qui se répandirent dans les diverses provinces de la France du Nord. »⁴⁷ On remarque le raffinement de la langue de ce grand savant qui parle des cantilènes allemandes à l'imparfait, tandis que les chants romands prennent beaucoup plus de relief et de véracité grâce notamment au passé simple. L'emploi de celui-ci suggère que l'existence des cantilènes romandes est l'information principale véhiculée par la phrase, les chants allemands hypothétiques n'étant qu'un élément accessoire négligeable.

Si dans les recherches autour de la chanson de geste l'élément étranger menaçant la cohérence du mythe national est le substrat germanique, dans le cas du poème byzantin il y a pire : en effet, Henri Grégoire a cherché à prouver dès les années 20 que l'épopée nationale des Grecs n'est autre que l'adaptation d'une épopée musulmane d'Asie Mineure, de la région de Mélitène/Malatya. L'idée est loin d'être fantaisiste, non seulement parce qu'il existe des textes arabes et turcs présentant des motifs et une toponymie en partie semblables, mais surtout parce que le protagoniste lui-même, Digénis, est « l'homme aux deux races », fils d'un émir

⁴⁴ Gaston Paris, compte rendu de l'édition de « Loher et Maller » dans *Revue critique d'histoire et de littérature* 5 (1868) 385. Voir aussi dans le même article, 383 : « M. Simrock était un peu porté à grossir la part que les Allemands, comme tels, ont prise à la formation du cycle carolingien. »

⁴⁵ Charles-Marc des Granges sur « Léon Gautier : *L'origine des épopées françaises* », *Romania* 25 (1896), 597.

⁴⁶ *Id.*, 600.

⁴⁷ Gaston Paris, « Carmen de prodicione Guenonis et la légende de Roncevaux », *Romania* 11 (1882), 482-3.

arabe converti au christianisme et d'une Grecque. Les trois premiers chants notamment, consacrés aux agissements de l'émir, ont été rapprochés de ce que Grégoire appelle la « Geste musulmane de Malatya », épopée perdue qui aurait fourni des éléments à des épopées arabes (Dat al Himma) et turques (Sayyid Battal) successives.⁴⁸ Rectifiant et mitigeant les vues de Grégoire qui reconnaît sa dette envers son maître qui n'est autre que le romantique – et comme on vient de le voir – germaniste à outrance Godefroid Kurth⁴⁹, Mavrogordato a proposé de voir à l'origine des ces ressemblances plus simplement un folklore micrasiatique commun aux différents peuples habitant ces contrées⁵⁰, et il a aussi insisté sur le bilinguisme des populations frontalières. La tonalité arabophile de la version savante de l'épopée a en effet été constatée par beaucoup de chercheurs.⁵¹ Mavrogordato porte le coup de grâce au mythe hellénique et grec de l'épopée de Digénis quand il rappelle l'évidence que son auteur bilingue devait être en réalité beaucoup plus « romain » que grec.⁵² En effet, le commonwealth byzantin formait un conglomérat de différentes ethnies qui se reconnaissaient dans l'idée impériale, plus « romaine » qu'hellénique avant le XIII^{ème} siècle. On est donc bien loin de l'enthousiasme du départ qui voyait dans l'auteur présumé du Digénis Akritas, lors de sa découverte en 1865, un Homère byzantin.⁵³ De plus, en réaction à cette exaltation hellénique autour de Digénis, il y a aussi eu des réactions venant de représentants d'autres peuples impliqués dans les affaires byzantines. Ainsi un chercheur d'origine arménienne n'a pas manqué de prouver dans les années 20 par des arguments ingénieux et souvent valables que tous les personnages du Digénis Akritas, à condition de les gratter un peu, se révèlent être en réalité sinon Tartares du moins Arméniens.⁵⁴

⁴⁸ Grégoire, *Autour de l'épopée byzantine*, III/468 : « il semble que les exploits de l'émir ... sont en partie empruntés à l'épopée musulmane, la Geste de Malatya ».

⁴⁹ Grégoire, *Autour de l'épopée byzantine*, XX/6 (« La base historique de l'épopée nationale ») : « Des fragments de chroniques grecques [...] découverts dans le roman épique, confirmèrent ma foi instinctive – d'aucuns disaient : romantique, dans les origines historiques de l'épopée, foi que je tenais de mon maître Godefroid Kurth. » Ainsi la boucle est bouclée, la théorie germanisante du romaniste Kurth ayant fécondé les recherches du byzantiniste Grégoire.

⁵⁰ Mavrogordato, *Digenis Akrites*, LXXII.-LXXIII : « Grégoire's most original and substantial contribution to Digenic research is his dissection and exhibition of the Arabic element in the poem. » *Id.*, LXXIV : « In Mesopotamia a common reservoir of folk anecdotes, which is always more local than national, must have been decanted indifferently into Greek tragoudia and into Arabic bazaar stories. »

⁵¹ Jouanno, *Digénis Akritas*, 88 : « Le sentiment d'une communauté interethnique affleure à bien des reprises dans le texte de G, caractérisé par une tonalité arabophile que les autres versions de l'épopée sont loin de toujours posséder. »

⁵² Mavrogordato, *Digenis Akrites*, LXXIX : « romance destitute of theological or political propaganda. [...] the author had no difficulty in reading [an Arabic source] [...] because as a dweller on the frontier he was certainly bilingual like the Emir. [...] The author of the original Digenid [...] was a Greek or rather a 'Roman' from the district of Syria Commagene. »

⁵³ Kapitánffy-Caruho-Szabó, *A bizánci és az újkörög irodalom története*, 138 : « A költemény első kéziratának fölfedezése 1868-ban tudományos szenzáció volt. Az első ismertetések a középkori görög nemzeti eposzt látták a műben, egy 'bizánci Homérosz' alkotását. »

⁵⁴ Mavrogordato, *Digenis Akrites*, LXVIII.

5. Réfutation de la théorie germaniste et exaltation de l'hellénisme

En France, la théorie individualiste de Joseph Bédier⁵⁵ triomphe dès les années 20 et du coup l'importance des éléments germaniques est réduite à zéro. Ferdinand Lot dans son compte rendu sur l'ouvrage de Bédier⁵⁶ exulte : « En même temps sont balayés des problèmes insolubles parce qu'imaginaires : le passage de l'épopée germanique à l'épopée française, sa prétendue filiale ». Ces années juste avant et pendant la guerre sont en effet propices à cette théorie qui satisfait davantage l'orgueil national en insistant sur l'origine purement française de la chanson de geste : la thèse de Joseph Bédier « avait en outre l'avantage de venir en un temps, les dernières années avant la Grande Guerre, où l'on pouvait constater chez maint intellectuel un réveil du sentiment national et du sentiment religieux. Elle fut donc acceptée d'enthousiasme et c'est elle qui, de nos jours, est presque généralement admise. »⁵⁷ Gustave Lanson, influencé lui aussi par Bédier dans son appréciation du Moyen Age, parle d'un patriotisme et d'un sentiment national avant la lettre, perceptibles dans la Chanson de Roland : « Et dans cette exaltation arrive à se dégager spontanément comme une âme nationale, un profond et encore inconscient patriotisme, qui devance la réalité même d'une patrie. »⁵⁸ Mais il faut noter que la théorie individualiste est aussi professée en Allemagne, et cela dès la fin du XIX^{ème} siècle Parmi les grands noms outre-Vosges, August Becker et Karl Bartsch sont des adeptes de cette théorie.⁵⁹ Certains écrits de Gaston Paris lui-même portent les traces de la théorie individualiste, et cela dès les années 70 du XIX^{ème} savant se montre même agacé lorsqu'on lui « rebat les oreilles » du Ludwigslied ou de la poésie épique des Germains pour ne pas parler des Scaldes scandinaves.⁶⁰

Mais les termes les plus militants se retrouvent peut-être sous la plume de G. Vapereau qui se réjouit visiblement chaque fois qu'il peut flétrir d'une expression au vitriol la culture allemande. La lutte ancestrale contre les germanismes serait donc perceptible dans la culture française dès la Cantilène de Ste Eulalie qui « à

⁵⁵ August Becker professe aussi cette opinion, et lui aussi évoque les routes de pèlerinage comme lieux d'élaboration des épopées. *Grundriss der altfranzösischen Literatur I*, 33 : « Nun liegt aber Roncevaux an der Pilgerstrasse nach Santiago ».

⁵⁶ *Romania* 42 (1913), 597.

⁵⁷ Pirot, « Du bon usage des travaux anciens consacrés à l'épopée française », 6.

⁵⁸ Lanson, *Histoire de la littérature française*, 31.

⁵⁹ August Becker, *Die altfranzösische Wilhelmsage und ihre Beziehung zu Wilhelm dem Heiligen*, (Halle 1896), 136 : « Überhaupt stehe ich – vielleicht mit Unrecht – Allem, was spontaner Sagenentwicklung gleicht, sehr skeptisch gegenüber; nicht die Phantasie des Volkes vermengt die verschiedenen Dinge, nicht durch sie werden sie verarbeitet; Dichter sind es, einzelne Dichter, die Epen schaffen, Sagen gestalten. » Et le même auteur d'ajouter plus loin (153) : « Wo bleiben die hunderte, die tausende von Heldenliedern, die vom 9. bis zum 11. Jahrhundert gesungen wurden, um von den merovingischen gar nicht zu reden ? »

⁶⁰ Gaston Paris dans son compte rendu sur l'*Histoire de la littérature française du Moyen Age* d'Aubertin (*Romania* 6 [1877], 459) : « suivant d'anciennes habitudes, il nous donne la traduction complète [...] du chant de Hildebrand et du Ludwigslied, qui n'ont rien à faire avec notre épopée ; il disserte longuement sur l'ancienne poésie épique des Germains et nous rebat l'oreille des Scaldes ».

peine échappé des langes de la latinité [est] déjà affranchi de tout germanisme »⁶¹. A peine si la syntaxe des Serments de Strasbourg révèle quelque influence germanique, le vocabulaire, lui, est « absolument latin ou roman ».⁶² Vapereau ne manque pas de rappeler le caractère barbare des tribus germaniques, face à la nation gauloise beaucoup plus policée qui élimine « l'élément tudesque » de sa langue et « de ses idées ». Il insiste aussi sur la frontière du Rhin qui marque les limites de la civilisation face à la barbarie.⁶³ Définie par sa progressive libération du carcan germanique, la littérature française arrive à son apogée médiévale avec une sorte d'hégémonie culturelle aux XII^{ème} et XIII^{ème} siècles, tant et si bien que selon Emile Faguet « on peut dire qu'à cette époque la France raconte et l'Europe écoute. »⁶⁴ Cependant, dans les détails philologiques, les deux camps peuvent systématiquement marquer des points. Ainsi un nom propre comme Nevelun dans la Chanson de Roland connaît deux interprétations diamétralement opposées chez Léon Gautier – qui penche pour l'origine latine du mot – et respectivement chez Felix Liebrecht qui rappelle la parenté étymologique avec les Nibelungen.⁶⁵

Pour ce qui est du Digénis Akritas, tous les sarcasmes des hellénistes et toutes les théories arabisantes des historiens n'ont pas réussi à ternir la gloire du héros métissé. En effet, pour une partie des intellectuels grecs du tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, lassés de l'antiquomanie du jeune état grec qui postulait le retour culturel à l'Athènes du V^{ème} siècle avant J.-C., l'épopée byzantine, accompagnée des chants acritiques populaires de transmission orale, constituait une sorte de chaînon manquant attestant la présence d'une culture grecque ininterrompue tout au long du Moyen Age et jusqu'à l'époque moderne, sans qu'il y ait besoin de la restauration plutôt artificielle de la démocratie athénienne. Ce mythe de Digénis était resté particulièrement vivace chez les Grecs pontiques jusqu'à la Grande Catastrophe de 1922⁶⁶ soldée par l'exode forcé et la disparition quasi totale de

⁶¹ Vapereau, *Esquisse d'histoire de la littérature française*, 6 : « [la Cantilène de Ste Eulalie] est le plus ancien monument littéraire de notre langue, à peine échappé des langes de la latinité, mais déjà affranchi de tout germanisme ».

⁶² Vapereau, *Esquisse*, 5 (sur les Serments de Strasbourg) : « Il importe aussi de noter que ces formules de déclarations publiques et faites pour une armée, absolument latines ou romanes par le vocabulaire, n'offrent de traces de l'allemand que par la construction ».

⁶³ Vapereau, *Esquisse*, 4 : « Les diverses tribus germaniques, également voisines de leur origine barbare, n'avaient guère de traditions de culture intellectuelle à se transmettre, et chacune d'elles [...] en est aux premiers tâtonnements d'une grossière poésie. [...] Loin de participer au réveil de la nation gauloise, l'élément tudesque s'élimine visiblement de la langue comme des idées de la nation reconstituée de ce côté du Rhin par Charlemagne. »

⁶⁴ Faguet, *Histoire de la littérature*, 37.

⁶⁵ Liebrecht, Felix, « Zur Chanson de Roland » (à propos de l'édition de Léon Gautier), *Zeitschrift für romanische Philologie* 4 (1880), 372 : « v. 3057. Nevelun, ein französischer Graf. Dieser Name entspricht ganz genau dem aus der deutschen Heldensage wohlbekannten Nibelung und 'in dem Geschlechte der Hardenberge an der Ruhr war [...] der Name Neveling herkömmlich' [...], er hat aber mit 'neff, qui signifie neveu' nichts zu thun. »

⁶⁶ Trypanis, *Medieval and modern Greek poetry*, XXVIII, sur les chansons « acritiques » des gardiens des frontières : « In them there is alive the real epic spirit which gives the Acritic cycle a semblance of greatness approaching that of the epics of Ancient Greece, Asia, Scandinavia, and the West ». Digénis Akritas est le « national hero – the personification of the entire Greek race and of its struggle against Islam ».

l'hellénisme d'Asie Mineure. Le même héros donnera encore son nom à un mouvement d'indépendance chypriote dans les années cinquante.⁶⁷ Tout compte fait, c'est moins le texte épique retrouvé à Trébizonde qui aura alimenté la littérature néohellénique que les chants folkloriques : dans le cas grec les cantilènes se sont révélées supérieures à l'élaboration savante, tandis que dans le domaine français la théorie de Bédier, malgré les tentatives des néo-traditionalistes (avec à leur tête Ménendez-Pidal⁶⁸) semble être restée en vigueur même si certains en parlent aujourd'hui comme d'un passé révolu et de préoccupations désormais évacuées de la recherche contemporaine.

Conclusion

Ce regard anthropologique sur des écrits d'histoire littéraire appartenant à une époque qui était influencée d'un côté par les théories romantiques de l'âme du peuple et du génie de la nation et d'un autre côté par le courant positiviste, aura eu pour résultat certes modeste de nous faire plonger dans cette époque d'effervescence scientifique qui a vu la naissance aussi bien de la discipline scientifique des études romanes que de celle des études byzantines modernes. Le cas parallèle de l'épopée française et byzantine a révélé un grand nombre de préoccupations semblables dans les deux domaines, préoccupations qui, malgré des conditions historiques et géopolitiques fort différentes entre la Grèce et la France du tournant du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, montrent certaines constantes : l'extension espérée ou réalisée du territoire national (l'Alsace-Lorraine pour la France et la côte de la mer Noire et de la mer Egée pour la Grèce) semble avoir eu une incidence très nette sur la façon dont on abordait les questions d'histoire littéraire médiévale. La primauté historique sur le plan chronologique, « le droit d'aînesse » des peuples étant un argument politique de poids pour revendiquer telle ou telle région « irrédente », on cherche aussi, ne serait-ce qu'inconsciemment, à prouver la primauté littéraire et la pureté linguistique face au voisin menaçant qu'il soit turc ou allemand. Cependant, toute généralisation serait injuste dans ce domaine, et notre première et plus forte impression lors du dépouillement de ces vieilles revues remplies de débats passionnés entre des savants disparus depuis longtemps est celle du respect et de l'admiration devant ces érudits dévoués à leur science, qu'ils soient allemands, français, grecs ou arméniens.

⁶⁷ Syrkin, A. Y. (Сыркин, А. Я.), *Дигенис Акрит*, (Moscou 1960), 163.

⁶⁸ Menéndez-Pidal, Ramón, *La « Chanson de Romand » y el neo-tradicionalismo, Orígenes de la Épica Románica* (Madrid 1959).

